Ne ferme pas encore ton manteau

Son départ ne doit pas forcément mettre fin à leur histoire



Laura Bellini

Ne ferme pas encore ton manteau

Son départ ne doit pas forcément mettre fin à leur histoire

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384904480

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - L'image qui ne figurait pas au catalogue 10
Chapitre 2 - Les conditions de la collaboration.....21
Chapitre 3 - Entre la lumière et l'ombre 34
Chapitre 4 - Hors champ 46
Chapitre 5 - Le droit de disposer de son temps 62
Chapitre 6 - Un instant impossible à prévoir 73
Chapitre 7 - Ce qui reste après un baiser..... 84
Chapitre 8 - Dans son univers 94
Chapitre 9 - Le risque d'une image partagée.....107
Chapitre 10 - Pas seulement pour un instant.....124
Chapitre 11 - Ces choses que nous ne disons pas à voix haute 138
Chapitre 12 - Une échéance impossible à repousser.....149
Chapitre 13 - Le prix de ses propres choix..... 161
Chapitre 14 - Ce que nous avons peur de perdre 175
Chapitre 15 - Une décision prise pour deux 191
Chapitre 16 - La distance commence bien avant le départ 202
Chapitre 17 - Quand chacun doit choisir sa propre voie 214
Chapitre 18 - Une place pour le retour 224
Chapitre 19 - Tout ce qui mérite d'être préservé 238
Chapitre 20 - Ne ferme pas encore ton manteau..... 248

INTRO

Dans les archives de la cinémathèque, le silence n'était jamais tout à fait complet. Même après la fermeture de la salle de lecture et l'extinction des lumières de la salle de projection, quelque chose continuait de fonctionner derrière les murs : la ventilation, une vieille horloge, les tuyaux du chauffage, parfois le claquement métallique d'un appareil qui refroidissait. J'aimais cette heure tardive. Je n'avais plus à répondre aux questions sur les cotes de classement, je n'entendais plus les appels du secrétariat et je pouvais, pendant quelques heures, faire comme si cet endroit m'appartenait entièrement.

Ce soir-là, j'avais quelque chose de plus important à faire que de ranger une nouvelle série de fiches de catalogue. Sur l'écran de mon ordinateur attendait une demande de subvention pour un cycle de projections que je préparais depuis trois mois. Je voulais réunir de courts films muets conservés dans les collections de Łódź, non pas en fonction de leurs dates ou des noms de leurs réalisateurs, mais autour de lieux qui disparaissaient peu à peu de la ville : des cours intérieures, des usines, de petites gares, des salles de bal. Chaque séance devait raconter sa propre histoire, et je voulais, pour la première fois, être responsable de l'ensemble du programme, et pas seulement des descriptions, des enveloppes et des décisions prises par les autres. Dans la rubrique « Coordination », j'avais inscrit mon nom. Je le contemplai plus longtemps qu'il n'était raisonnable.

La date limite était fixée au lendemain, neuf heures. Il me restait quelques phrases à rédiger pour justifier le projet et

un budget qui refusait toujours de tomber juste. Le formulaire d'envoi était déjà ouvert lorsque j'entendis un bruit de métal que l'on faisait glisser depuis les réserves. Je me figeai, les doigts suspendus au-dessus du clavier. À cette heure, personne n'était censé se trouver là-bas.

Je pris une lampe torche et descendis dans le dépôt situé près de l'ancienne salle de projection. Une caisse que je n'avais encore jamais vue reposait sur la table. Elle était étroite, recouverte de bois sombre, renforcée par des coins en laiton et munie d'une étiquette collée avec tant de soin qu'on aurait dit que quelqu'un avait voulu la faire survivre encore un demi-siècle. On y distinguait le numéro d'un fonds que je ne reconnaissais pas, accompagné d'une mention indiquant un document sans titre. La caisse avait dû arriver dans la journée, mais personne ne m'avait prévenue.

Je passai un doigt sur la couche de poussière. Une fine rayure apparut dessous, comme la trace laissée par un ongle. Je connaissais ce type d'emballage. À l'intérieur pouvait se trouver une pellicule, de la documentation ou des bobines vides, mais la manière dont la caisse avait été protégée suggérait que quelqu'un avait autrefois considéré son contenu comme suffisamment précieux pour mériter une attention particulière. J'ouvris le registre des entrées sur ma tablette professionnelle. La mention était laconique : « matériel cinématographique, don privé, à vérifier ». Pas de nom de donateur. Pas de description. Pas de rapport sur l'état de conservation.

— Vous ne devriez pas ouvrir ça toute seule.

La voix venait de derrière moi. Je me retournai brusquement. Le faisceau de ma lampe fendit l'obscurité avant de s'immobiliser sur un homme qui se tenait dans l'encadrement de la porte. Il portait un manteau sombre,

ouvert malgré le froid, et tenait un sac en cuir contenant des outils. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui s'était égaré. Plutôt celui d'un homme qui savait depuis longtemps où il allait et qui n'avait pas l'habitude de justifier sa présence.

— Et vous, vous ne devriez pas entrer dans une réserve sans vous annoncer, répondis-je.

Pendant un instant, nous nous observâmes en silence. Il ne sourit pas, mais quelque chose dans son expression ressemblait à de l'amusement. Il avait le regard calme et les mains d'un homme habitué au travail de précision. Je remarquai de petites traces de graisse près du poignet de sa chemise avant de me rappeler que je n'avais aucune intention de faire de nouvelles rencontres ce soir-là.

— Roch Kania. Conservation des équipements et des pellicules, se présenta-t-il en posant son sac sur une partie libre de la table. J'ai reçu un message au sujet de la caisse.

— Pas moi.

— Ce n'est pas la première fois que les informations arrivent dans le mauvais ordre ici.

Il avait prononcé ces mots sans méchanceté. Comme s'il décrivait une panne qu'il suffisait de réparer, à condition que quelqu'un cesse de prétendre qu'elle n'existait pas. Je n'aimais pas constater que j'avais immédiatement envie de lui répondre par une remarque tout aussi bien tournée.

— Je suis Ina Brzoza. Je suis responsable de l'inventaire et du traitement des documents. Tant qu'il n'y a pas de procès-verbal, cette caisse reste fermée.

— Je suis d'accord. Mais avant que quelqu'un ne l'ouvre, il faut vérifier les conditions de stockage et l'état de l'emballage. S'il y a de la nitrocellulose à l'intérieur, se précipiter ne serait pas la meilleure idée.

Il n'avait pas élevé la voix et n'avait pas essayé de me retirer la décision des mains. Pourtant, sa remarque avait le goût d'une correction apportée à mon plan sans que personne m'ait demandé mon avis. Je regardai la caisse, puis l'écran de ma tablette. Le registre ne contenait même pas d'information sur le type de support. Il avait raison, et je n'avais aucune intention de lui faciliter la tâche en le reconnaissant.

— Dans ce cas, je vous prie de rédiger vos recommandations. Demain matin.

— Demain matin, il sera peut-être trop tard si la caisse a été conservée dans de mauvaises conditions auparavant.

— Et si nous commençons à agir sans documentation, nous aurons un problème bien plus important que cette caisse.

Cette fois, il sourit vraiment, brièvement, comme s'il appréciait que je ne cède pas simplement parce qu'il avait adopté un ton professionnel. Il posa ses gants à côté de son sac et examina l'étiquette sans la toucher.

— Je ne propose pas de l'ouvrir. Je propose que nous l'examinions ensemble et que nous consignions tout ce qu'il est possible de déterminer sans toucher aux protections.

« Ensemble » avait quelque chose d'étonnamment naturel. Comme si travailler côte à côte était la solution la plus évidente, alors que quelques minutes auparavant, j'ignorais même que cet homme existait. Je pensai à la demande de subvention qui attendait sur mon écran, à la case du budget toujours incomplète et au fait que je devais présenter mon propre programme à la direction le lendemain. Je ne voulais pas qu'un nouveau projet décidé

par quelqu'un d'autre dévore une fois de plus le temps que j'essayais de récupérer pour moi.

— J'ai encore quelque chose à terminer ce soir, dis-je.

— Je vois ça.

Je suivis son regard. Sur la tablette, le formulaire était toujours ouvert et, juste à côté, reposait une impression de mon calendrier de travail. Il n'essaya pas d'en lire les détails. Un seul coup d'œil lui avait suffi pour comprendre qu'il n'était pas arrivé dans une réserve vide, mais qu'il venait d'interrompre une soirée qui avait déjà son propre objectif.

— Je n'ai pas l'intention de vous retenir, dit-il. Mais cette caisse ne peut pas attendre que le moment soit plus favorable.

Il n'y avait aucune pression dans sa voix. C'était précisément ce qui rendait plus difficile de l'ignorer. Il aurait pu simplement accomplir sa mission, me laisser ses recommandations et repartir. Au lieu de cela, il attendait, me laissant la liberté de décider. Je remarquai qu'il ne me regardait pas de haut, bien qu'il possédât davantage de connaissances sur cette question qui venait de s'imposer entre nous. C'était rare. Et terriblement attirant, ce qui m'agaçait encore davantage.

J'éteignis l'écran de ma tablette, mais ne la rangeai pas dans mon sac. La demande de subvention pouvait encore attendre quelques minutes. Pas toute la nuit, pas jusqu'au lendemain, seulement quelques minutes. C'était tout ce que je pouvais lui accorder sans renoncer à mon propre projet.

— Nous allons examiner la caisse, décidai-je. Sans l'ouvrir et sans faire d'expériences chacun de notre côté. Nous consignons tout.

— Marché conclu.

Il tendit la main, mais pas pour m'imposer une poignée de main. Il désigna simplement ma lampe torche, dont la lumière commençait à faiblir.

— Vous avez des piles de rechange ?

— Dans le tiroir, près de l'entrée.

— Parfait. J'ai l'habitude de travailler avec une lumière qui ne s'éteint pas au milieu d'une phrase.

— Et moi, j'ai l'habitude de ne pas faire confiance aux gens qui corrigent mes plans dès leur première rencontre.

— C'est raisonnable, répondit-il. Alors ne me faites pas confiance. Vérifiez simplement si j'ai raison.

Je partis chercher les piles, avec la sensation que ma soirée soigneusement organisée venait de prendre une autre forme. Je ne savais toujours pas ce que contenait la caisse, ni pourquoi quelqu'un avait confié aux archives un film sans titre et sans nom. Je savais seulement que Roch Kania n'avait pas l'intention de prétendre que tout pouvait se dérouler comme je l'avais prévu, et que je n'avais pas davantage l'intention de lui abandonner les commandes. Lorsque je revins, il se tenait près de la table et attendait, sans avoir touché à quoi que ce soit.

Ma demande de subvention était toujours ouverte. Mon projet m'appartenait toujours. Pourtant, pour la première fois depuis longtemps, je me surpris à penser que tout changement de direction ne signifiait pas nécessairement perdre le contrôle. Serais-je capable de le laisser entrer dans cet instant imprévu, sans pour autant lui céder le droit de décider du chemin à suivre ?

Chapitre 1 - L'image qui ne figurait pas au catalogue

Le lendemain matin, j'arrivai aux archives vingt minutes avant le début de ma journée de travail. Non pas parce que j'avais soudainement appris à aimer les réveils matinaux, mais parce que je voulais examiner le dossier de la caisse avant l'arrivée de Roch. La veille au soir, nous avions réussi à rédiger une première description de l'emballage, à en mesurer les dimensions et à vérifier les inscriptions visibles. Nous ne l'avions pas ouverte. Comme convenu, nous avions laissé les protections intactes et j'avais inscrit dans le registre la nécessité de procéder à une évaluation conjointe de l'état de conservation du matériel.

Autour de mon café du matin, je relus toutes les informations disponibles. Don privé. Matériel cinématographique. Absence de titre. Absence du nom du donateur sur le formulaire principal. Dans la rubrique consacrée à l'historique de l'objet, quelqu'un avait simplement écrit : « retrouvé lors du rangement de locaux annexes ». C'était largement insuffisant pour considérer le dossier comme complet, mais suffisamment précis pour déclencher une procédure de vérification.

À huit heures trente, une chemise contenant les documents de transfert apparut sur mon bureau. C'était Marta, la responsable des archives, qui me l'avait apportée. Après toutes ces années, elle savait reconnaître mon mécontentement à la manière dont je posais mon stylo.

— Je vois que notre nouvelle livraison a déjà réussi à t'agacer.

— Pas encore. Je lui laisse une chance.

— C'est raisonnable. Apparemment, il s'agit de quelque chose d'intéressant.

J'ouvris la chemise et parcourus les premières pages. Le transfert avait été convenu avec un particulier dont l'administration connaissait le nom, mais les documents accessibles aux employés ne contenaient aucune coordonnée détaillée. Il n'y avait pas non plus de description complète du contenu. En revanche, je trouvai une annexe concernant l'utilisation envisagée du matériel dans les activités des archives. Elle mentionnait la possibilité d'organiser une projection publique une fois l'évaluation technique et historique terminée.

— Tu sais qui est le donateur ? demandai-je.

— Je sais que c'est le directeur qui s'est occupé des formalités. Apparemment, la famille rangeait l'appartement d'un parent décédé.

— Et personne n'a pensé à demander d'où venait le film ?

— Je crois que c'est précisément pour cette raison que nous avons reçu ce dossier.

Je n'étais pas enchantée, mais je devais reconnaître qu'elle n'avait pas tort. Aux archives, nous commencions souvent avec des informations incomplètes. Notre travail consistait à déterminer ce que contenaient réellement nos collections, pas à nous vexer parce que les gens ne connaissaient pas toutes les réponses.

À neuf heures, Roch entra dans l'atelier avec un gobelet de café et une sacoche à outils. Cette fois, il ne portait pas son manteau ouvert. Il l'enleva près de la porte et le suspendit au portemanteau, comme s'il avait su dès le départ qu'il resterait ici un bon moment.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour. J'ai préparé la documentation.

— Et moi, j'ai apporté le matériel nécessaire à l'examen de l'emballage. On dirait que nous sommes tous les deux bien organisés.

— Ne t'y habitue pas. Ça pourrait être exceptionnel.

Il me lança un regard amusé sans chercher à dissimuler son sourire. Puis il posa sa sacoche sur la table et en sortit plusieurs instruments de mesure. Il ne se pressait pas. Il disposait ses outils dans un ordre précis, vérifiait leur état, et je l'observai quelques instants avant de me replonger dans les documents.

Il y avait quelque chose dans sa façon de travailler qui m'inspirait confiance, même si je n'étais pas encore prête à l'admettre. Il n'essayait pas de m'impressionner par ses connaissances. Il ne m'inondait pas de termes techniques. Il savait simplement ce qu'il avait à faire et ne prétendait pas en savoir davantage que ce que les informations disponibles permettaient d'établir.

— Avant de commencer, dis-je, nous devons nous mettre d'accord sur la manière de documenter nos interventions.

— Je vous écoute.

— Chaque opération effectuée sur le matériel devra être consignée. Nous ne prendrons aucune décision concernant le nettoyage, la réparation ou la projection sans avoir procédé à une évaluation commune. Nous ne modifierons pas l'ordre des éléments si nous en découvrons plusieurs. Et nous ne ferons aucun essai sur l'original sans justification.

— D'accord.

— C'est tout ?

— Vous auriez préféré que je proteste ?

— Je préférerais que nous n'ayons pas besoin de nous disputer plus tard.

— Dans ce cas, nous avons un intérêt commun.

Nous signâmes le procès-verbal d'ouverture des travaux. Ensuite, nous transportâmes la caisse jusqu'au poste de travail préparé à cet effet. La pièce était fraîche, équipée d'un éclairage adapté et du matériel nécessaire au contrôle des conditions de travail. Pendant plusieurs minutes, nous examinâmes la surface de l'emballage, les coins et les points d'assemblage. Roch désignait les différents endroits, tandis que je consignais les observations.

— Il y a une trace d'ouverture antérieure ici, remarqua-t-il en montrant l'une des baguettes métalliques.

— Je ne vois aucune rupture du dispositif de protection.

— Il n'y en a pas actuellement. Mais quelqu'un a pu retirer cette pièce auparavant.

Je regardai de plus près. En effet, l'une des vis présentait une petite rayure. Elle ne semblait pas accidentelle.

— Nous l'ajouterons à la description, décidai-je. Sans tirer de conclusions que nous ne pouvons pas confirmer.

— C'est exactement le genre de réponse que j'espérais.

— Je ne sais pas si je dois me sentir flattée.

— Vous devriez surtout vous sentir plus tranquille. C'est beaucoup plus utile.

Une fois l'examen préliminaire terminé, nous pûmes passer à l'ouverture de la caisse. Nous documentâmes chaque étape séparément. Les protections cédèrent lentement et je vérifiais qu'aucun signe de détérioration

n'apparaissait. À l'intérieur se trouvaient deux boîtes métalliques, enveloppées de papier et séparées par une couche de matériau souple. À côté reposait une petite enveloppe.

Aucun nom n'y figurait. Seulement une inscription manuscrite : « Pour le film ».

— C'est intéressant, dis-je.

Roch ne tendit pas la main vers l'enveloppe.

— Commençons par les boîtes. Voyons ce que nous avons.

Conformément à la procédure, nous examinâmes les inscriptions et l'état des contenants. L'une des boîtes était vide. Dans l'autre se trouvait une bobine de film dont les inscriptions ne permettaient pas de déterminer avec certitude la date ni la nature du matériau. Elle ne ressemblait pas à une copie contemporaine. L'inscription sur l'étiquette était en partie effacée, mais quelques lettres et chiffres restaient lisibles.

— Vingt-huit ? demandai-je.

— C'est possible. Mais je ne l'inscrirais pas encore dans le dossier comme date de réalisation.

— Je n'en ai pas l'intention.

— Tant mieux. Je commence à apprécier cette collaboration.

— Attention. Nous n'avons pas encore décidé si elle durera plus longtemps que jusqu'à midi.

Lorsque nous eûmes préparé le poste pour la suite de l'examen, Roch vérifia l'état des perforations et des bords de la pellicule. Il ne la touchait jamais directement, travaillait avec des gants et utilisait des instruments adaptés. De mon

côté, je relevais les inscriptions et les comparais aux catalogues disponibles. Après quelque temps, nous dûmes constater que nous ne pouvions rattacher ce matériel à aucun des fonds répertoriés.

— Il n'apparaît dans aucune de nos bases de données, dis-je.

— Ce n'est pas vraiment surprenant.

— Merci pour ces paroles réconfortantes.

— Je n'essayais pas de vous réconforter. Je voulais simplement dire que l'absence d'une entrée ne signifie pas que ce film est inconnu.

Je le regardai plus attentivement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il a peut-être été conservé en dehors d'une institution. Quelqu'un a peut-être réalisé une copie qui n'a jamais été inscrite dans un catalogue. Les inscriptions peuvent aussi correspondre à un ancien propriétaire plutôt qu'au lieu de production.

— Ou bien il s'agit d'un document impossible à identifier.

— C'est également possible.

Il n'essayait pas d'imposer une interprétation unique. Cette attitude me plaisait davantage qu'elle n'aurait dû.

Au cours des minutes suivantes, nous parvînmes à établir que la pellicule contenait des images muettes et que sa durée permettrait d'organiser une courte projection, même si une décision définitive nécessitait encore l'examen de la bobine entière. Avant de poursuivre nos opérations, nous revînmes toutefois à l'enveloppe. Elle contenait une seule feuille sur laquelle figurait une courte phrase : « Ne pas séparer de l'image ».

Je la lus deux fois.

— Ce n'est pas une description technique, constatai-je.

— Mais cela pourrait être un indice concernant sa provenance.

— Ou une demande personnelle de quelqu'un.

— Dans ce cas, mieux vaut la conserver avec le matériel.

— Bien sûr.

Je plaçai la feuille dans une pochette de protection adaptée et créai une entrée distincte dans le registre. J'ignorais pourquoi quelqu'un avait estimé que ce morceau de papier devait absolument rester avec le film. J'ignorais également s'il avait une valeur historique ou simplement émotionnelle. Je n'avais aucune intention de le retirer sous prétexte que je ne pouvais pas encore expliquer sa présence.

Dans l'après-midi, nous avions une première idée de la situation. Le matériel nécessitait des examens complémentaires, mais rien n'indiquait que son état empêcherait toute intervention. C'est précisément à ce moment-là que je revins à la question qui m'occupait depuis le matin.

— J'aimerais proposer une projection, dis-je.

Roch leva les yeux de ses notes.

— Déjà ?

— Pas pour demain. Ni pour la semaine prochaine. J'aimerais préparer un projet et le présenter à la direction. Ce film retrouvé pourrait faire partie d'un programme consacré aux lieux disparus de Łódź.

— Nous ne connaissons pas encore son contenu.

— C'est pour cela que je parle d'un projet, pas d'une séance déjà programmée.

— Et si le matériel ne se prête pas à la projection ?

— Alors nous modifierons la manière de le présenter. Nous pourrons montrer des extraits de la documentation et raconter le processus d'identification.

— Je ne voudrais pas que nous considérions ce film comme un simple prétexte pour organiser un événement avant même de savoir ce que nous avons réellement entre les mains.

Je sentis que la conversation prenait une autre direction.

— Ce n'est pas ce que je fais.

— Je ne dis pas que vous le faites. Je dis simplement que nous devons rester prudents.

— Je sais très bien quel est le rôle des archives, Roch.

— Je n'en doute pas. Mais si nous annonçons une projection, quelqu'un commencera à attendre une date précise. Et nous ne savons même pas encore si nous disposons d'un matériel que nous pouvons manipuler sans risque.

— Je n'ai aucune intention de promettre une date de projection avant l'évaluation technique.

— Dans ce cas, qu'attendez-vous de moi ?

Sa question était posée calmement, mais elle ne me laissait aucune possibilité de répondre par des généralités.

Je sortis de la chemise une version imprimée de mon projet. Je n'avais pas encore l'intention de le présenter à la direction, mais je jugeai que Roch devait comprendre

pourquoi il était si important pour moi que ce film ne finisse pas comme un objet anonyme de plus dans un entrepôt.

— Je travaille sur un programme qui doit raconter Łódź à travers des images de lieux qui n'existent plus. Je ne veux pas organiser une nouvelle projection composée de fragments de chroniques choisis au hasard. Je veux créer quelque chose qui ait du sens pour les gens qui vivent ici. Ce film pourrait parfaitement s'intégrer au programme si son contenu confirme notre première hypothèse.

Il parcourut les feuilles en silence. Il ne cherchait pas à aller plus vite et ne sautait aucune page. Son regard s'arrêta sur la description de l'une des séances prévues.

— C'est votre projet ?

— Oui.

— Vous l'avez préparé seule ?

— Depuis le début.

— Et vous comptez le présenter ?

— Demain.

Il me rendit les feuilles.

— Dans ce cas, je comprends pourquoi vous êtes pressée.

Il ne me dit pas que mon idée était bonne. Il ne me promit pas que tout se passerait bien. Il reconnut simplement que j'avais une raison qu'il n'avait pas l'intention de minimiser.

— Mais je continue de penser que nous ne devrions pas fixer de date pour la projection, ajouta-t-il.

— Je ne vous ai pas demandé de date.

— Je vous demande simplement une chose : avant de présenter ce film au public, laissons-le d'abord nous raconter ce qu'il contient réellement.

Je le regardai. Il n'y avait aucune condescendance dans sa voix. Seulement le sens d'une responsabilité professionnelle qui ne s'arrêtait pas à l'exécution d'une tâche. Et quelque chose d'autre, plus difficile à définir. Une forme de patience qui manquait à beaucoup de personnes avec lesquelles je travaillais.

— D'accord, dis-je. Mais j'ai moi aussi une condition.

— Je vous écoute.

— Nous ne repousserons pas la décision indéfiniment. Nous établirons un calendrier d'évaluation, puis nous présenterons à la direction des possibilités concrètes.

— Cela me paraît raisonnable.

— Ne vous y habituez pas.

Cette fois, il rit doucement.

Lorsque nous terminâmes notre travail, j'inscrivis les prochaines tâches dans le calendrier et indiquai les échéances que je n'avais pas l'intention de dépasser. Roch accepta la plupart d'entre elles, mais il s'arrêta devant un point et posa son stylo.

— Ça, je ne peux pas vous le promettre.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas si je serai disponible à ce moment-là.

— Tu as d'autres missions ?

— J'ai quelques affaires que je dois régler.

Il ne développa pas le sujet. Je n'avais aucune raison d'insister, même si sa réponse avait pris une tournure plus personnelle que je ne l'aurais imaginé.

Je refermai la chemise.

— Dans ce cas, je noterai cette échéance comme étant à confirmer.

— Merci.

— Ne me remercie pas. Ce n'est que de l'organisation du travail.

— Parfois, l'organisation du travail est la partie la plus difficile de toute une entreprise.

Lorsqu'il quitta l'atelier, je restai encore quelques instants près de la table. Je regardai la boîte vide, le papier portant cette phrase manuscrite et le projet que je devais présenter à la direction le lendemain. Trois éléments différents qui s'étaient retrouvés côte à côte de manière tout à fait inattendue.

Je ne savais pas encore quelle histoire le film renfermait. En revanche, je savais que Roch Kania ne serait pas du genre à acquiescer simplement pour avoir la paix. Et c'était probablement pour cette raison que je voulais le revoir aux archives dès le lendemain.

Chapitre 2 - Les conditions de la collaboration

Le lendemain, mon projet passa sa première épreuve. Je n'obtins pas l'autorisation de le réaliser, mais Marta estima que l'idée méritait d'être présentée à la commission de programmation. Je devais encore affiner le budget et désigner précisément les documents susceptibles de figurer dans le cycle. Le film retrouvé représentait une possibilité parmi d'autres, même si je n'avais aucune intention de faire reposer tout le projet sur lui.

Après la réunion avec la direction, je retournai à l'atelier avec un carnet rempli de remarques. La plus importante concernait le calendrier. Si je voulais soumettre le programme à l'étape suivante, je devais présenter une première liste des documents ainsi que les noms des personnes responsables de leur traitement. Cela signifiait que ma collaboration avec Roch devait désormais prendre une forme plus concrète.

Je le trouvai dans le local technique. Il vérifiait l'un des anciens projecteurs qui devait être utilisé pendant les essais. Il était penché sur l'appareil, les manches retroussées jusqu'aux coudes. Sur la table voisine, ses outils étaient disposés avec une telle précision que chacun semblait avoir une place qui lui était réservée.

— Tu as un moment ? demandai-je.

— Ça dépend. Il s'agit du projecteur ou de quelque chose qui peut attendre ?

— De notre collaboration.

Il posa son outil.

— Ça a l'air plus sérieux que le projecteur.

— Parce que ça l'est. J'ai besoin de définir les conditions dans lesquelles nous allons travailler sur le film.

— Je pensais que nous les avions déjà définies.

— Nous avons établi les règles concernant la manipulation du matériel. Pas la répartition des responsabilités, les délais ni la manière de prendre les décisions.

— C'est vrai.

Il désigna une chaise près de la table. Je m'assis tandis qu'il refermait le boîtier du projecteur et écartait ses outils. Il ne faisait pas semblant que cette conversation était moins importante que le travail qu'il venait d'interrompre. C'était un détail, mais je l'appréciais.

Je sortis de mon carnet le document que j'avais préparé.

— J'aimerais que nous travaillions en trois étapes. D'abord, une évaluation complète de l'état de la pellicule et sa documentation. Ensuite, l'identification du contenu, la comparaison avec les documents disponibles et la recherche de ses origines possibles. Enfin, une décision sur la manière de présenter le matériel, si cela s'avère possible.

— Ça me paraît bien.

— Tu seras responsable de l'évaluation technique, moi de la documentation archivistique et historique. Nous préparerons nos conclusions ensemble.

— D'accord. Mais j'ai encore une remarque.

— Bien sûr.

— Je ne veux pas que nous partions du principe que ce matériel doit absolument être projeté. Si nous découvrons

qu'il est plus prudent de nous limiter à une présentation de la documentation, nous devons garder cette possibilité.

— Je n'ai aucune intention de risquer l'original pour organiser une projection spectaculaire.

— Dans ce cas, nous n'avons pas de problème.

— Nous en avons un. Les délais.

Je fis glisser le document vers lui. J'avais indiqué les dates des prochains examens et la date prévisionnelle de présentation du rapport préliminaire. Roch lut l'ensemble, puis s'arrêta à la dernière page.

— Il est écrit ici que la décision concernant l'utilisation du matériel appartient au coordinateur du programme.

— Autrement dit, à moi.

— Exactement. Et que se passe-t-il si mon évaluation technique est négative ?

— Nous n'utiliserons pas la pellicule pour une projection.

— Même si cela signifie que vous devrez modifier tout le programme ?

— Même dans ce cas.

Pendant un instant, il m'observa attentivement, comme s'il cherchait à savoir si je répondais uniquement pour mettre fin à la conversation. Je ne détournai pas le regard.

— Très bien, finit-il par dire. C'est ce que je voulais entendre.

— Tu as encore des objections ?

— Pas concernant ce document. En revanche, j'ai une condition à poser.

— Je t'écoute.

— Je veux avoir accès à l'ensemble de la documentation concernant le matériel, pas seulement aux fiches d'évaluation technique. Si nous découvrons quelque chose susceptible de modifier la manière dont nous devons traiter la pellicule, je dois le savoir.

— C'est évident.

— Pas toujours.

Je ne répondis pas immédiatement. Je savais à quoi il faisait allusion. Dans certaines institutions, les techniciens ne recevaient qu'une partie des informations, celle que l'on jugeait nécessaire à l'exécution de leur mission. L'archiviste décidait du reste et le restaurateur n'avait pas à poser de questions. Je n'avais jamais considéré cette méthode de travail comme raisonnable.

— Tu auras accès à toutes les informations concernant le matériel qui figurent dans la documentation disponible. Si des données nécessitent une restriction d'accès, nous en discuterons séparément. Je ne te cacherai rien sous prétexte que cela ne concerne pas directement l'état de la pellicule.

— Très bien.

Il signa le document. J'apposai ma signature à côté de la sienne. Officiellement, nous formions désormais l'équipe chargée de l'évaluation du film retrouvé.

Pendant le reste de la matinée, nous travaillâmes près du poste d'examen. Roch prépara un relevé des paramètres techniques tandis que je classais les documents relatifs au transfert. Il s'avéra que l'une des annexes contenait une information concernant le lieu où la caisse avait été conservée avant son arrivée aux archives. Il s'agissait d'un

local privé situé à Łódź, mais aucune adresse précise n'était indiquée.

— Ça pourrait nous aider, dis-je.

— À déterminer les conditions de conservation ?

— Et à établir l'histoire de l'objet. Si nous connaissons le lieu, nous pourrons essayer de savoir si ce matériel appartenait à une collection locale.

— Et s'il n'existe aucune information supplémentaire ?

— Nous continuerons à chercher.

Roch me regarda avec un léger amusement.

— Tu es toujours aussi obstinée ?

— Seulement quand quelqu'un pose des questions inutiles.

— Ça explique certaines choses.

— Lesquelles ?

— Je ne vais pas encore te le dire. Je ne voudrais pas gâcher notre premier jour de collaboration officielle.

J'essayai de garder un air sérieux, mais je n'y parvins pas tout à fait.

À midi, nous fîmes une pause. D'habitude, je mangeais à mon bureau, car le travail aux archives avait cette particularité de faire surgir constamment quelque chose de plus urgent que le déjeuner. Cette fois, Roch me proposa de sortir prendre un café. Il ne le dit pas comme s'il considérait que je n'avais pas le choix. Il me demanda simplement si j'avais le temps.

— J'ai une demi-heure, répondis-je.

— Ça suffira.

— Tout dépend de la vitesse à laquelle tu bois ton café.

— Plus lentement que je ne travaille.

Nous sortîmes du bâtiment et prîmes la direction d'un petit café que je connaissais sur mon trajet habituel. Il faisait froid, mais il ne pleuvait pas. La rue était encore humide après l'averse du matin et les voitures laissaient derrière elles de longues traînées grises. En novembre, Łódź avait une lumière particulière. Même en plein milieu de la journée, on aurait dit que le soir approchait déjà.

Roch marchait à côté de moi sans chercher à imposer son rythme. Nous parlâmes d'abord du travail. Il me demanda depuis combien de temps je travaillais aux archives et je lui répondis que j'y étais depuis suffisamment longtemps pour savoir que tout ne pouvait pas être classé dans un catalogue.

— Et pourquoi les films, précisément ? demanda-t-il.

— Parce qu'ils permettent de voir des choses que personne n'a jugé utile de décrire.

— Par exemple ?

— Des gens qui attendent à un arrêt. Quelqu'un qui regarde par la fenêtre. Un enfant qui traverse une cour en courant. Parfois, la chose la plus importante dans un cadre n'est pas du tout celle que la personne qui filme voulait montrer.

— Donc, ce qui t'intéresse, c'est l'imprévu.

— Ce qui m'intéresse, c'est ce qui reste lorsque le contexte d'origine a disparu.

— C'est une spécialité assez dangereuse.

Je tournai la tête vers lui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on peut finir par inventer une histoire autour de chaque détail.

— Et toi, tu ne fais jamais ça ?

— J'essaie de ne pas confondre ce que je sais avec ce que j'aimerais savoir.

Il avait prononcé ces mots sans la moindre ironie. Sa voix avait quelque chose de calme qui me fit oublier, pendant un instant, la réponse que j'avais préparée. Je remarquai qu'il parlait de son métier avec davantage de tendresse que je ne l'aurais attendu de quelqu'un qui, au quotidien, réparait des appareils et évaluait l'état des pellicules.

— Tu travailles sur les projecteurs depuis longtemps ? demandai-je.

— Assez longtemps pour avoir cessé de les considérer comme de simples machines.

— Et comment les considères-tu ?

— Comme des appareils capables de rendre aux gens quelque chose qu'ils ne pourront plus jamais voir autrement.

Je souris.

— Ça sonne presque romantique.

— N'exagérons rien. Il s'agit toujours de mécanique, de lumière et d'un morceau de pellicule.

— Pourtant, tu arrives à en parler autrement.

— Toi aussi.

Nous nous arrêtâmes devant le café. Pendant un instant, aucun de nous ne fit un pas vers la porte. Roch me regarda et je sentis que notre conversation cessait peu à peu de tourner uniquement autour du film. Rien n'avait de pressant